

Chapitre I

Bourreau

Il était une fois un grand château. Posé sur le belvédère le plus haut et le plus au nord d'une péninsule, le château surplombait une immense baie turquoise. Dans le château, il y avait un roi, une reine, trois jeunes princesses et trois jeunes princes. Roi, reine, princesses et princes, chacun avait un ou une gouvernante qui veillait à leur bien-être quotidien. Chaque gouvernante ou gouvernant avait à son service trois intendants : une pour la chambre et l'hygiène, une pour la cuisine et une pour les loisirs comme la chasse aux oies ou la broderie. Chaque intendante gérait une équipe de vingt chambrières, larbins, bonniches et autres servants spécialisés pour leur service. Contrairement au roi et à la reine, aux princes et aux princesses, aux gouvernants et aux gouvernantes, et aux intendants, les servants et servantes avaient leurs quartiers hors du château. Ces derniers se trouvaient toutefois dans l'enceinte, protégés par ses murs infranchissables et les membres de la puissante garde impériale. Ils pouvaient ainsi se balader paisiblement, à l'abri de toutes menaces, dans les jardins verdoyants accompagnés de leurs enfants et de leur femme ou de leur mari. La vie à l'intérieur du château était aisée. Le parfum des muguetts flottait au-dessus d'un joli étang. Une allée bordée de centaines de fleurs roses, blanches, jaunes et violettes menait à une immense fontaine de marbre et de pierres orangées qui faisait le bonheur des jeunes couples en éclosion, encore trop timides pour se tenir la main. De l'autre côté des murs et des douves, par-delà le pont levis, se trouvait trois villages. Le premier, le plus près du château, était habité par la caste bourgeoise. Bien qu'elle n'était qu'implicite et non-imposée, l'obligation des mariages exclusifs entre membres de la société bourgeoise préservait à quiconque de perdre son statut social. Parmi eux, on comptait le clergé, les seigneurs, les magistrats, les hauts fonctionnaires et les plus hauts paliers hiérarchiques de la garde civile. Quelques autres nobles, comme des chefs-cuisiniers et pâtisseries réputés, des couturiers de renom et certains philosophes agissant en tant que conseillers politiques habitaient aussi les magnifiques maisons de pierres de la bourgade bourgeoise, protégées jour et nuit par les nombreuses rondes des gardes. Plus bas, passé le ruisseau, se trouvait le village roturier. Bondé de maison en bois, il était habité par les gens de métier de la péninsule : les fermiers, les meuniers, les boulangers, les miniers et les bûcherons. Ce village de prolétaires, même s'il était le plus peuplé de la région, n'avait accès qu'à un nombre limité de services. La garde y était minimale et souvent corrompue. L'hygiène y était laborieuse, car l'aqueduc de la région approvisionnait d'abord le château. La pauvreté y était plus grande. Parmi ceux qui espéraient rejoindre un jour le village bourgeois, on comptait les propriétaires des terres agricoles avoisinantes, les forgerons qui fournissaient le matériel pour l'armée ou les propriétaires des fournisseurs de matières premières, comme les scieries et les mines. À environ une demi-lieue de là, au-delà du petit bois, se trouvait le village paysan. L'accès à l'eau potable y était pratiquement inexistant.

Lorsque le petit puits central était à sec, il fallait marcher un peu moins d'une heure aller-retour afin d'atteindre celui du village roturier. Les maisons étaient faites de pailles et de terres sèches. Les chemins de terre devenaient impraticables après la pluie. Par rapport à la moyenne de la péninsule, la criminalité y atteignait des sommets. La garde y était insignifiante. La plupart des gardes qui s'y aventuraient le faisaient pour profiter de prostituées bon marché ou pour y jeter un cadavre importun. Le village paysan se trouvant à l'orée de la péninsule, il était toujours le premier à essuyer les tentatives d'invasion des barbares du continent. La plupart des habitants du village paysan y étaient nés à cause des profanations incessantes de l'envahisseur. La vie y était dure.

À la pointe la plus au sud de la péninsule, tout près de la forêt marécageuse, se trouvait une petite maison de paille. Une jeune femme solitaire étendait ses sous-vêtements sur une longue corde attachée entre deux piquets. Elle portait une simple étoffe en lin pâle et assez mince pour être traversé par les rayons matinaux. Tout près, une truie se gavait dans une souille vaseuse. Étendu sur le dos du porc, brin de blé en bouche, mains derrière la tête et la cheville posée sur le genou opposé, un petit garçon admirait le ciel bleu et rêvait du paradis. Alors qu'elle secouait un grand drap, la femme tourna la tête vers la mare. Elle sourit en apercevant le jeune garçon rêvasser. « Valérien ! », s'exclama-t-elle. Le jeune garçon sursauta et se mit à glisser du haut de l'animal visqueux. Il tenta tant bien que mal de se retenir en s'agrippant à la peau rosée du mammifère, mais rien n'y fit. Même en agitant les pieds et les mains dans tous les sens, il ne put s'empêcher de glisser doucement le long du flanc de la truie et de tomber face première dans la boue. La femme éclata de rire. Le jeune Valérien sortit la tête de la gadoue en crachant de dégoût. Amusée, la femme fit naviguer son regard de l'enfant vers la cime des arbres où chantaient les chardonnerets. La brise était douce. Les rayons du soleil étaient chauds. C'était l'annonce d'une belle journée.

Soudainement, son regard fut attiré par l'horizon. Une colonne de fumée noire s'éleva du village. Dès lors, elle décrocha agressivement les vêtements et les draps encore humides de la corde et les empila pêle-mêle dans un grand panier d'osier. « Valérien, sors de là », lança-t-elle d'une voix tremblotante. Le jeune garçon essuya la vase de ses paupières. Dès que son regard réussit à percer la pellicule fangeuse posée sur ses yeux, il constata que les gestes de la femme s'attisaient et qu'elle pouvait difficilement détourner le regard de l'horizon. Valérien jeta un œil derrière lui. La colonne de fumée commençait à obscurcir le soleil levant. Les barbares étaient de retour. Valérien se leva en vitesse et appliqua une violente gifle sur la fesse de la truie. « Bouge, Gigi ! », tonna-t-il de sa voix enfantine. Surpris, l'animal balourd grouina de mécontentement et se mit à trotter maladroitement dans la vase. « Va te cacher à l'intérieur, Valérien. Je m'occupe de Georgie. Allez ! », ordonna-t-elle. Valérien courut vers une bassine et s'y trempa les mains. La femme s'interposa : « Laisse tomber ! Va te cacher. Vite ! » Valérien obéit et accourut vers l'entrée de la hutte. Au moment où le gamin passait le pas et laissait la porte en écorce se refermer derrière lui, il

entendit la femme murmurer : « S'il-vous-plait... » Valérien se retourna. Devant la femme se trouvait un guerrier solitaire, immense et couvert d'une peau d'ours. Il tenait une épée longue comme un homme. La cendre noire mêlée aux gouttes de sueur dégoulinantes teintait son visage. Il s'approchait d'un pas lourd, comme s'il rampait vers son repas. Il tenait son épée d'une seule main, laissant traîner la pointe ensanglantée sur la terre humide. Un fil écarlate coupait ses empreintes de pas. Alors qu'il admirait la robe légère de la femme, il poussa un murmure insolent, comme un rire étouffé et indécent. La femme le supplia de l'épargner. Il approcha sa main terreuse et entaillée. « Ne me touche pas », prévint la femme. D'un geste fouetté et rapide, il glissa ses jointures sous le collet de la robe en lin. Il tira d'un coup sec et arracha le vêtement du corps de la femme maintenant nue. Se dévoila alors une jarretière en cuir portée autour de sa cuisse. Curieux, le guerrier souleva un sourcil. La femme se redressa et lui planta une dague à la gorge. Un jet de sang aspergea son visage et sa poitrine nue. L'homme fit un bond vers l'arrière. Il laissa tomber son épée au sol afin d'appliquer une pression à deux mains sur sa jugulaire. Il tentait désespérément de trouver son souffle, mais le sang se mêlait à l'air. La femme tenta de fuir, mais le barbare l'attrapa à deux mains, laissant le sang jaillir de sa plaie. La femme se débattit de toutes ses forces. Tenant la dague à deux mains, elle lançait au hasard des coups vers la poitrine de l'homme belliqueux. Le cri de ce dernier mêlait plaintes douloureuses, beuglements bestiaux et rugissements victorieux, comme s'il attendait ce moment depuis sa naissance. Ils s'effondrèrent au sol. La femme continua à plonger, retirer et replonger la lame sans réfléchir. Après l'avoir poignardé plusieurs dizaines de fois, l'emprise de la brute commença à s'assouplir. À l'intérieur de la hutte, figé sur place, les doigts encastrés dans la terre sèche, Valérien observait la scène par l'un des interstices de la porte. Au même titre que son corps entier, les paupières de ses yeux ronds couleur noisette n'avaient pas remué d'un iota. Un feu brûlait dans sa poitrine, mais une lueur d'espoir naissait en lui alors qu'il voyait les bras du soldat barbare se détendre. Accroupie au-dessus de lui, la femme semblait exténuée. Elle leva la dague vers le ciel pour une dernière fois. Elle patienta. La lame pourpre refléta les rayons du soleil rosé. Le guerrier poussa un dernier souffle. Ses bras tombèrent au sol. Finalement. Le corps de la femme était teint de la tête au pied en rouge. Valérien cligna des yeux. Tout en gardant ses mains portées vers le ciel, la femme leva les yeux au firmament, comme pour remercier Dieu. Elle soupira. Valérien aussi. Elle baissa les yeux. Leurs regards se fixèrent l'un à l'autre. Elle sourit. Son fils était sain et sauf.

La pointe de la flèche transperça sèchement son sternum. Comme si le carreau l'avait aussi empalé, Valérien eut le souffle coupé. Une troupe barbare surgit des bois. Avant même que sa mère ne put tomber au sol, un soldat fit traverser la lame de son épée de part en part de son cou. Le geste fut exécuté avec grossière désinvolture, comme si la vie de cette femme n'avait pas plus d'importance que celle d'un brin d'herbe. Valérien se couvrit les yeux. Quelques instants plus tard, il entendit Georgie rendre son dernier râle. Les larmes se

mirent à couler sur son visage. Des pas se rapprochèrent de la hutte. Il prit son courage à deux mains et courut vers le fond de la pièce. Caché sous une couche de terre, il attrapa la poignée d'une trappe rudimentaire.

Le soldat qui avait assassiné sa mère entra dans la maison. Personne. Il partit à la recherche d'objets de valeur. Il ouvrit les quelques armoires de la seule pièce de la maison. Rien. Il inspecta le lit en paille. Il tâta la paillasse. Rien non plus. Il grommela. Il était déterminé à trouver ce qu'il cherchait. Il fit les cent pas en observant scrupuleusement autour de lui. Puis, un grincement à ses pieds. « Un sol en terre ne grince pas », se dit-il. Il leva le pied. Un deuxième grincement. Il pointa sa lame vers le sol. Il enfonça le bout de sa botte dans la terre et souleva la trappe avec force. Un nuage de poussière obstrua l'ouverture. Il se tint prêt à attaquer. La poussière se dissipa, révélant deux jarres. Le soldat se mit à rire : voilà ce qu'il cherchait. Il empoigna les deux anses et souleva les amphores. Elles étaient pleines. Il retira les bouchons de liège. Le parfum amer de l'eau-de-vie caressa ses narines. Joie ! Il se précipita à l'extérieur où il fut reçu en héros, sous les acclamations et les applaudissements. C'est comme s'il avait découvert le Saint Graal. Les soldats prirent chacun deux gorgées du précieux liquide : une qu'ils ingurgitaient, l'autre qu'ils crachaient sur les murs de la hutte. Une fois que tous les mercenaires avaient profité de leur prime enivrante, ils mirent le feu à l'abri. La paille s'enflamma instantanément. La fumée noire remplit la pièce. La chaleur était si intense qu'on aurait pu faire cuire du pain directement sur les parois en terre. La hutte était littéralement devenue un four. La chaleur était telle que les meubles prirent en feu au simple contact de l'air. Afin de ne laisser aucune trace, les soldats avaient pris soin d'abandonner les cadavres de la femme et de la truie à l'intérieur. Le bataillon reprit ainsi son chemin vers le château, gonflé à bloc, avec le sentiment du devoir accompli et prêt pour la conquête. Pourtant, si le bourreau avait été plus consciencieux, il aurait pu faire une découverte de première importance. S'il avait fait attention et avait bien observé le fond du caisson, derrière les jarres, il aurait découvert une deuxième trappe. Cette trappe était l'unique entrée d'un tunnel qui menait à la lisière du marécage.

Seul au milieu des nénuphars et des roseaux, Valérien pleurait. Il pleurait parce que tout ce qu'il fut partait en fumée. Il pleurait parce qu'il savait qu'au moment où le visage de sa mère disparut, il perdit sa foi en Dieu. Le paradis ne l'intéressait plus. La souffrance devint son unique philosophie. La vengeance, sa seule morale. Le sang, sa seule rétribution. L'enfant était mort. Valérien était né. Mais il ne poussa aucun cri.